gieuse et la cérémonie civile, toujours célébrées simultanément, et cette heure nocturne, cette absence de famille, cette sensation d'exil et de tristesse, lui faisaient mieux comprendre à Simone combien son mariage était différent des autres mariages, et le lui faisaient davantage encore apparaître comme un acte lugubre, honteux, inavouable, auquel on s'efforçait de procéder en secret.

Les trois gentlemen, rudes chasseurs du Yorkshire, peu habitués à dissimuler leurs impressions, dévisageaient cette jolie mariée. Elle en souffrait. Puis Richard parut. L'attention se reporta sur lui, et elle souffrit davantage, n'ayant pas encore connu cette humiliation de rougir de lui en public. Il devait éprouver une gêne au moins égale, car il demandait hâtivement si le Père Arnaud était prêt, si l'on allait bientôt commencer.

Lady Eleanor suivait son fils. Elle avait quitté le grand deuil qu'elle portait toujours et, dans sa lourde robe de damas gris à traîne immense, la tête couronnée de plumes, déployait une majesté un peu ridicule.

Pour la première fois peut-être depuis la mort de son mari et de ses enfants, elle paraissait consolée, et son visage se détendait en une sérénité rayonnante. A la voir auprès de M. d'Avron, on aurait pu croire que tous les honneurs, tous les plaisirs de ce jour leur étaient réservés.

Très vite, le signal du départ fut donné.

M. d'Avron prit le bras de sa fille, Richard celui de sa mère, les autres suivirent, et l'on s'achemina à travers les longs couloirs, les interminables escaliers du château.

Rangés sur le passage du cortège, les domestiques répétaient :

—*Joy ! joy !*

Et, à ce souhait de bonheur, Simone laissait son père seul répondre.

Elle devinait, derrière elle, le ricanement discret des trois gentlemen, et l'amour-propre est en nous si sensible, qu'elle ressentait la blessure faite au sien presque autant que le brisement de son cœur.

Au dehors, la tempête redoublait ses gémissements lugubres. Lorsque, pour gagner l'entrée extérieure de la chapelle, il fallut sortir et faire, sous un auvent vitré, quelques pas au dehors, le vent s'engouffra avec une telle force que les lumières qu'on portait s'éteignirent, et, tout bas, quelqu'un dit encore :

—Mauvais présage !

Mais, déjà, on entrait dans la chapelle, étincelante et parée.

Un petit orgue, placé derrière l'autel, se mit à jouer la marche nuptiale de Mendelssohn, et, sitôt que les mariés furent agenouillés sur leurs prie-Dieu, devant la balustrade du chœur, le Père Arnaud s'avança vers eux.

Il avait déjà réalisé une partie de son rêve. Des ornements superbes le revêtaient, assez massifs pour le gêner un peu. Lentement, d'un geste de prélat, il bénit les anneaux, puis commença son discours. Il l'avait écrit, recopié, répété tant de fois, qu'il ne craignait plus de se tromper et le débitait avec assurance, faisant bien ressortir tous les effets.

D'abord, Simone l'écouta, stupéfaite, tandis qu'en un pieux lyrisme, il parlait d'amour et de bonheur sanctifiés par la foi. Ce n'était pas à elle qu'il s'adressait, certainement, et elle cessa de l'entendre, prise par ces distractions absurdes qui surgissent quand l'esprit, fatigué par une tension trop forte, ne peut plus se fixer. Elle se préoccupait d'un clou doré qui manquait à son prie-Dieu, se demandait si lady Eleanor, dont elle apercevait, de profil, la tête volumineuse, n'allait pas allumer son panache à l'un des lustres voisins, puis, quand elle songeait à Richard, c'était pour se répéter rêveusement : " Qu'est-ce qu'il peut bien cacher sous ce bandeau ? " et le considérer, comme au premier jour, avec une curiosité inquiète, doutant encore de la réalité des événements.

Le Père Arnaud s'arrêta, et la cessation du bruit qui la berçait rappela son attention. Puis il reprit la parole, mais pour adresser seulement une demande très courte.

Elle releva la tête, vit les quatre témoins qui s'étaient avancés, deux à côté d'elle, deux à côté de Richard, et comprit ce que le Père Arnaud lui avait demandé.

A ce moment, ses yeux rencontrèrent par hasard les yeux de Thomas Erlington. Le regard du jeune homme lui répétait l'adjuration déjà entendue ; le sien donna la même réponse, déjà faite : " Il est trop tard ! " tandis que ses lèvres murmuraient machinalement *oï* sacramentel.

Cela ne suffisait pas encore. La cérémonie se poursuivait avec les interminables minuties que le mariage catholique, en Angleterre, emprunte aux usages nationaux. Après avoir accepté Richard pour légitime époux, il fallut encore promettre de le " prendre et de le garder dans la joie et dans la richesse et la pauvreté, la santé et la maladie, " de lui être fidèle, de lui être soumise, de l'aimer : autant de parjures qu'elle accumulait maintenant à la hâte, sans scrupule.

Enfin, on la laissa. Les témoins s'éloignèrent, le prêtre monta à l'autel, célébra la messe. Puis chacun quitta sa place pour aller

signer sur le registre de l'état civil, et on sortit de la chapelle comme on y était entré, sauf qu'à présent Richard conduisait Simone. Il la conduirait où il voudrait, désormais... toujours ! ..

Un instant, elle crut ne pouvoir avancer. Le sol tremblait sous ses pas, et Richard, se penchant, lui demanda avec sollicitude ce qu'elle avait.

—Rien ! rien du tout ! ..

Une griserie subite la ranimait. Devant ces étrangers, devant lui-même, elle voulait payer d'audace. Elle sourit à Mrs Griffith et à miss Hannah qui, du haut de l'escalier, faisaient, selon l'usage, pleuvoir sur les mariés des poignées de riz et de froment.

Quand on fut assis autour de la table où un souper magnifique était servi, elle éblouit les gentlemen par la grâce de ses manières et par son adresse à découper le gâteau de noces, un monument de sucre aux bizarres enjolivures.

Thomas Erlington seul resta froid. Sa bienveillance de tout à l'heure avait subitement disparu, et elle-même, maintenant, lui en voulait un peu.

Le repas s'acheva promptement. Tout le monde semblait pressé d'en finir, sauf les trois messieurs que cette partie seule de la cérémonie intéressait. On les laissa avec Thomas devant leurs verres pleins, tandis que lady Eleanor, faisant un signe à M. d'Avron, sortait, emmenant les mariés.

—Mes enfants, il est tard, dit-elle. Nous allons vous conduire chez vous.

Une fois délivré des trois gentlemen dont la raideur de mannequins et le langage incompréhensible lui en avaient imposé, M. d'Avron eut une effusion chaleureuse. Il parlait de sa femme qui n'était pas là, de son regret, de son bonheur, de son inquiétude, de sa confiance, essuyant une larme, étouffant un rire ; puis, sautant à un autre ordre d'idées avec un joyeux enfantillage :

—Tu vas enfin voir ton chez-toi, dit-il à Simone. C'est plus joli encore que tu ne crois.

On entraînait Simone vers une partie du château qu'elle ne connaissait pas, et, triomphalement, son père l'introduisait, lui montrant son salon, la chambre de Richard, et enfin sa chambre.

Elle eut une vision confuse de couleurs claires, de soieries, de dorures, de fleurs, de candélabres allumés. Puis lady Eleanor l'embrassa, et son père, la serrant contre son cœur, lui dit :

—Mon enfant chérie, Dieu te bénisse comme je te bénis !

Elle voulut le retenir, elle l'appela :

—Mon père ! .. ne me laissez pas ! ..

Mais il était parti. Elle restait seule avec Richard, son mari. . .

D'un coup d'œil effaré, elle parcourut la chambre, une jolie chambre tendue de satin pompalour, et, reculant jusqu'au fond de la pièce, alla tomber sur un petit canapé qui se trouvait dans un angle. Elle demeura un moment le visage caché dans ses mains, puis elle les écarta, sentant quelque chose la frôler, et vit Richard à genoux devant elle.

—Ma bien-aimée, murmura-t-il, mon adorée, ma femme ! ..

Il semblait avoir exprimé ainsi tout ce que son cœur pouvait concevoir de plus tendre et de plus doux, et, avec ivresse, il répéta :

—Ma femme ! ..

Jamais encore tout ce que ce mot impliquait n'avait été, pour Simone, aussi compréhensible, aussi redoutable, et l'ardeur des yeux qui la dévoraient, des yeux effrayants de ce visage invisible, lui faisait mal, lui faisait peur.

—Je vous en prie, dit-elle faiblement, ne restez pas ainsi, levez-vous. . .

Il obéit, vint s'asseoir à côté d'elle, et tout à coup, secué par une émotion violente :

—Ah ! Simone ! s'écria-t-il, pardonnez-moi ! Je devrais être heureux et je souffre tant !

Sa voix était altérée au point qu'on distinguait à peine ses paroles.

—Je croyais pouvoir oublier, continua-t-il, et je ne peux pas. Songez à cette amertume, à ce regret immense. C'est à présent que je sens tout ce que j'ai perdu, le pauvre malheureux homme que je suis ! Si cette affliction n'était pas tombée sur moi, si j'étais à présent ce que j'ai été. . .

Il s'arrêta, puis, se jetant sur elle, l'attirant d'un geste éperdu :

—Je t'en conjure, ôte-moi cette terreur qui m'obsède, vois comme je t'adore ! .. Dis que tu m'aimeras, pas seulement par dévouement, par pitié, mais aussi par amour ! Je suis fou, vois-tu, mais c'est cela que je veux et, sans cela, je crois que je mourrai !

Et comme elle se taisait, cherchant à lui échapper :

—J'ai respecté toutes tes délicatesses, dit-il, je t'ai obéi tant que tu l'as voulu, et ce sera toujours ma joie de t'obéir, mais tu ne peux plus exiger de moi, à présent, cette retenue, ce silence qui m'étouffent. Tu dois songer que je suis ton ami, ton mari, que je t'appartiens par toutes les fibres de mon cœur et de mon âme, et tu ne voudras pas me laisser souffrir quand mon bonheur est dans un mot